

# Avec les soignants de l'Hôpital Bichat à l'heure du Coronavirus

• Valérie Lehoux



**CE REPORTAGE A ÉTÉ RÉALISÉ AVANT LE PASSAGE EN STADE 3 – Situé porte de Saint-Ouen, loin des beaux quartiers de Paris, l'hôpital Bichat est l'un des plus grands de la capitale. En France, mi-février, c'est ici qu'est décédé le premier malade atteint du Covid-19. Comment l'épidémie affecte-t-elle son personnel ? Et dans quelles conditions travaillent ces 4 000 professionnels ?**

## **Nous avons pénétré à l'intérieur de l'hôpital, pour essayer d'en prendre la température...**

Le panneau saute aux yeux sitôt qu'on a passé les barrières de sécurité. « *Nouveau coronavirus. Suivre la ligne rouge sur le sol.* » Elle mène au service des maladies infectieuses et tropicales, un pavillon tout en briques, à l'architecture très 1900 (1). Mais pour l'instant, c'est ailleurs que nous avons rendez-vous. À gauche, en haut de la rampe des urgences, au pied d'un imposant bâtiment de béton et de verre. L'entrée du personnel.

Le mur extérieur hésite entre le gris et le marron ; la poubelle déborde ; cinq gobelets usagés sont posés sur le dessus, puisqu'il n'y a plus de place ailleurs. « *Certains jours, il faut avoir le moral bien accroché pour venir travailler* », nous glisse la femme en blouse blanche qui nous sert de guide. À l'intérieur, sur une porte battante, des tracts sont scotchés : « *Manipulateurs en colère* ». « *Les invisibles de l'hôpital se mobilisent* ». « *Tous ensemble, ouvriers, administratifs, médicaux, paramédicaux, patients* »... Bichat n'échappe pas à la crise qui secoue l'hôpital public depuis des mois. Même si la grogne n'empêche pas cette gigantesque ruche de fonctionner.



Sur les escalators qui structurent le grand hall, on se croise, on s'ignore. Parfois on se salue. Impression de pénétrer un monde à part, foisonnant, régi par ses codes propres. Depuis quelques jours, les porteurs de masques se multiplient, tant parmi le personnel que chez les patients, sans qu'on puisse définir, à l'œil nu, pourquoi les uns et pas les autres. Au deuxième étage, dès l'entrée du service dermatologie, une affichette prévient : « *Je suis courtois avec le personnel* ». Pourquoi le préciser ? « *Il faut souvent du temps pour décrocher un rendez-vous, et certains ont du mal à le comprendre* », explique une

infirmière. Au milieu du couloir, devant les sièges pour patienter, une poubelle fait office de sseau, pour récupérer les gouttes d'eau qui tombent du plafond.

## Zone populaire

Florence Brunet-Possenti, 35 ans, est onco-dermatologue (spécialisée dans les cancers de la peau). Elle raccompagne un couple qu'elle vient de recevoir. L'homme est soigné pour une lésion cancéreuse, le traitement fonctionne bien, il reviendra dans deux mois. Quant au médecin, à Bichat depuis six ans, elle assure n'avoir aucune envie d'aller voir ailleurs. *« Ici, on a vraiment la sensation d'être utile. On ne fait pas dans l'esthétique ! Et puis l'ambiance est très particulière. Un peu comme une famille. C'est sans doute dû, en grande partie, au bassin de population dans lequel on se trouve. »* Le nord de Paris, une zone populaire, pour ne pas dire « défavorisée ». *« Parfois, celles et ceux qui viennent n'ont rien de grave. Ils n'ont juste pas les moyens de se payer une consultation en ville, qui coûte entre 70 et 90 euros. Ce sont des gens de milieux modestes, et beaucoup d'immigrés. Certains parlent mal le français. Alors on les aide, y compris dans certaines de leurs démarches. »* En a-t-elle le temps ? *« Il faut bien le prendre. Par exemple, je ne fais pas de pause déjeuner, je mange devant l'ordinateur au lieu d'aller en salle de garde. C'est un choix. »* Le fait qu'elle soit enceinte de sept mois n'y change rien.



Florence Brunet-Possenti avance sur une double voie, hospitalière et universitaire. À côté de ses consultations, elle rédige des publications

scientifiques et enseigne à la fac – cette écolo convaincue vient même de créer un module « Enjeux climat-santé ». « *Bien sûr, c'est beaucoup de travail, et pour des salaires qui n'ont rien à voir avec ceux du privé, qui propose au moins le double. Mais on ne s'ennuie jamais, et je suis en accord avec mes valeurs. Le plus usant, c'est l'administratif, le temps passé à gérer les plannings, à coder les actes, avec des ordinateurs qui plantent régulièrement... Et encore, mon service a de la chance : on a une secrétaire en ce moment. J'ai déjà dû travailler sans, et je réalise avec le recul que j'assumais des tâches que je n'aurais pas dû accepter.* »

## **Médecins militants**

Et quid des fuites d'eau ? Des peintures écaillées sur les murs ? Des rampes cassées ? Des dalles qui manquent au plafond, et laissent apparaître les raccordements électriques ? La jeune femme soupire. « *Le décor n'est pas rutilant, mais on ne le voit même plus. C'est sûr qu'à l'HEGP [l'hôpital européen Georges-Pompidou, ouvert depuis 2001 dans le 15<sup>e</sup> arrondissement, ndlr], il n'y a pas de fuite d'eau ! Mais c'est une autre ambiance. Une autre population de patients... et peut-être aussi de médecins. Je préfère rester ici !* » L'un de ses confrères, qui ne donnera pas son nom, précisera un peu plus tard un sentiment visiblement bien répandu : « *À Pompidou, on se croirait dans un aéroport, tout est froid, y compris les relations humaines. Bichat, c'est l'inverse. Pour y travailler, il ne faut pas avoir un ego surdimensionné, ni peur de traverser des quartiers pourris. Mais on voit tellement de difficultés chez nos patients que ça soude les équipes. On sait tous pourquoi on est là.* » Médecins militants ? « *Il y a de ça.* »



Dans le couloir, quelqu'un vient de tousser. Les soignants poursuivent leur va-et-vient sans masques, et sans manifester le moindre signe d'inquiétude. Dans cette période à haute tension psychotique, on ose quand même la question : le Covid-19 pèse-t-il sur le quotidien de Bichat, établissement où est mort le premier malade en France ? *« Non, on fait juste un peu plus attention que d'habitude, reprend Florence Brunet-Possenti, mais la vie suit son cours. Si un patient arrive avec de la fièvre et une toux, il est clair que je lui mets un masque et j'en porte un aussi. Mais de toute façon, on ne peut plus tester tout le monde, le volume est beaucoup trop important. Et pour un Covid-19 vous allez trouver X gripes, et X coronavirus d'un autre type. Seules les formes graves et les sujets à risque sont testés. »*

**“Les plus beaux cas se rencontrent à l'hôpital et le travail s'y fait en équipe. Après, c'est sûr que les salaires font réfléchir.”**

Pour atteindre le haut de la « tour Bichat » (quinze étages au total), on emprunte, un peu piteusement, un ascenseur « *strictement réservé au transport des malades* » – on n'en a pas trouvé d'autre. Allez savoir pourquoi, une partie des caissons est démontée, dévoilant le mécanisme des ascenseurs...

En tout cas, ça marche. De là-haut, la vue sur Paris est imprenable, tour Eiffel en ligne de mire. Quelques niveaux plus bas, un septuagénaire nous aborde. Malgré la blouse blanche qui nous sert de camouflage, il nous a repérée. *« Vous voulez savoir ce que j'en pense, moi, de l'hôpital ? »* L'homme se met à raconter. Patric, sans « k », a 75 ans. Ces cinq dernières années, il a suivi un

parcours médical terrible, entre le cancer puis le décès de son épouse, le cancer puis le décès d'une amie proche, et son propre mélanome. « *Des hôpitaux, j'en ai fait plusieurs, et des fuites d'eau, j'en ai vu partout. À Bichat, quand j'ai été opéré, il y avait des docteurs roumains, hongrois, pas de français... Mais tout le monde est très gentil. Je me sens bien ici, même si les gens sont un peu pressés.* »

Dans un box du deuxième étage, Sarah Demouche, 26 ans, termine une consultation. Elle est interne. Ce qui signifie qu'elle a au moins six années d'études derrière elle, et finit d'apprendre son métier à l'hôpital, en creusant une spécialité, auprès de médecins « seniors » (titulaires). Une fois diplômée, se voit-elle continuer dans le service public, ou dans un cabinet privé, avec horaires à la carte et compte en banque mieux garni ? « *Les plus beaux cas se rencontrent à l'hôpital et le travail s'y fait en équipe. Les "staffs", notamment, sont des moments très importants : ce sont des réunions avec différents spécialistes, pour examiner les dossiers un par un. Intellectuellement, c'est très satisfaisant, et cela n'existe pas en ville. Après, c'est sûr que les salaires font réfléchir. J'ignore encore ce que je ferai plus tard.* »

« Ici, la hiérarchie est bienveillante. C'est très précieux. Ce n'est pas le cas partout. »

Retour au rez-de-chaussée, du côté des urgences. Dans ce coin-là, les masqués sont nettement plus nombreux. Mais surprise, ils n'arborent pas le fameux FFP2 en forme de bec de canard, que la France entière a découvert à la faveur de l'épidémie de coronavirus ; juste le traditionnel petit masque chirurgical, dont on nous a beaucoup dit, du moins au début, qu'il ne suffisait pas à se protéger. Sans s'approcher, on glane quelques infos. Si tout le personnel des urgences ne porte pas de FFP2, c'est d'abord parce qu'il n'y en a pas assez. Ensuite parce que ce type de masque appuie si fort sur le visage, pour protéger la bouche et le nez de façon hermétique, que personne ne peut les supporter très longtemps – outre leur validité, qui n'excède pas quatre heures. Un soignant passe : « *Ne croyez pas qu'on puisse travailler une journée entière avec ça sur le nez.* » Ah bon.

## Un autre monde

Dans le hall, rendez-vous avec un autre médecin, Lydia Deschamps, 49 ans, dont dix à Bichat. Blouse blanche comme ses collègues, et pas de masque sur le visage, elle nous précède dans un petit escalier bétonné, d'un glauque parfait, lumière blafarde et murs tagués. Elle en rit toute seule. « *Je passe par là tous les jours, mais je ne fais plus attention.* » Arrivée au niveau moins 2, on se croirait dans un autre monde, un décor de film d'angoisse, avec des lits cassés dans un coin, des palettes abandonnées, un plafond en partie défoncé. En tout cas, pas dans un grand hôpital parisien. « *Oui mais les patients ne passent pas par là* », tempère Lydia qui ne va pas tarder, elle aussi, à manifester son attachement à Bichat. « *Ici, la hiérarchie est bienveillante. C'est très précieux.* »

*Et ce n'est pas le cas partout. » Elle dit avoir gardé un souvenir quasi cauchemardesque de son internat, effectué ailleurs.*



Un digicode permet d'ouvrir la porte de son service : l'anatomopathologie. Autrement dit, l'analyse des divers prélèvements faits sur les patients, pour savoir de quoi ils souffrent (ou pas). *« On reçoit des prélèvements de tous les organes – des doigts, des colons... – qui nous arrivent via un système interne de pneumatiques. Parfois, le circuit tombe en panne, et on n'a pas d'autre choix que d'attendre qu'il soit débouché. Il arrive aussi qu'on nous apporte directement des grosses pièces du bloc chirurgical, dans un sceau. »* Euh, par exemple ? *« Ce matin, on a reçu un avant-pied magnifique. J'ai la photo, vous voulez voir ? »* Sous nos yeux se dévoile un bout de pied amputé, dont l'un des orteils s'est déformé en une énorme protubérance, un peu comme la racine d'un vieil arbre. Et c'est magnifique, ça ? Lydia Deschamps rit de notre air déconfit. *« Disons que c'est rare, donc forcément intéressant ! »* Un technicien a déjà découpé la chose en de très fines tranches, pour que l'anapath puisse l'analyser au microscope. *« Bienvenue dans la petite boutique des horreurs !, nous lance à la volée une cadre de santé. Quand je suis arrivée ici, je n'arrêtais pas de me faire bizuter. Les tech m'appelaient pour me montrer des doigts, des mâchoires... C'est là que j'ai réalisé que le corps humain, c'est Alien. »*

**“La souffrance grandit aussi chez nous, et notamment chez les internes. Pourquoi parle-t-on si peu des suicides ?”**

Niché dans les sous-sols de Bichat, le secteur « anapath » semble à la fois relié au reste de l’hôpital, et un peu à part. « *Nous avons la spécificité de ne pas voir les patients*, explique Lydia Deschamps. *Chacun d’eux est identifié via un numéro, imprimé sur un carnet d’étiquettes, ce qui permet une traçabilité. Mais nous n’avons que dix étiquettes pré-imprimées par personne, et quand nous recevons onze ou douze prélèvements pour le même patient, il faut continuer de numéroter à la main. En faisant très attention de ne pas se tromper !* » Un chiffre inversé, et c’est le morceau de peau ou de foie de l’un qui partirait dans le dossier de l’autre...

A priori, pas d’erreur. Le long des couloirs, des milliers de lames sont consciencieusement rangées et indexées. C’est net, propre. D’ailleurs ici, les murs sont blancs, pas du tout décrépis. « *Franchement, on a de la chance. Nous avons juste eu des infiltrations au plafond de la salle de staff. Il a fallu déplacer les microscopes. C’est le système de dialyse, juste au-dessus, qui fuyait* ». C’est donc... de l’urine qui tombait ? Lydia rit encore. « *On nous a assuré que c’était un autre liquide, surtout un liquide de rinçage.* »

Il n’y a guère que quand on lui parle du coronavirus que le médecin abandonne son ton enjoué. Au sein du service, c’est elle qui va chaque semaine aux points d’info organisés au sein de l’hôpital, et débrieife ensuite ses collègues du sous-sol. « *J’ai vu les visages des infectiologues se faire plus graves au fil des semaines. Il ne faut ni paniquer ni prendre la chose à la légère. Surtout, penser à se laver les mains !* » Et quand on lui fait remarquer que contrairement à ce qu’on a vu dans les étages, on ne repère ici aucun flacon de solution hydro-alcoolique... « *Ils sont sous clés, depuis les derniers vols dans l’hôpital. Mais il est temps qu’on les sorte de la réserve* ».





## La cour des miracles

Dans un bureau tout près, un jeune homme, Gilles Battesti, entame sa troisième année d'internat. La « senior » nous laisse en tête-à-tête. Ce qu'il a à dire n'est pas tout rose. *« J'ai commencé mes premiers stages en hôpital il y a six ans, et à ma petite échelle, je suis déjà témoin de la détérioration des conditions de travail. L'été dernier, dans un autre établissement, j'ai vécu une situation extrêmement compliquée. Les infirmières étaient deux, au lieu de trois ou quatre. Et l'une d'elles était intérimaire. Je travaillais avec, en fond sonore, leurs plaintes, ô combien justifiées. Nous, les médecins, sommes formés à la résilience. N'empêche que la souffrance grandit aussi chez nous, et notamment chez les internes. Pourquoi parle-t-on si peu des suicides ? »*

Depuis le début du mois, deux internes ont mis fin à leurs jours, l'un à Nancy, l'autre à Reims. En 2017, une enquête (2) montrait que 23,7 % d'entre eux avaient déjà eu des idées suicidaires. *« Nous n'avons pas de contrats de travail, reprend Gilles. Donc nos missions ne sont pas clairement définies. On peut servir de bouche-trous. Quand le cardio est sur les nerfs avec quinze consultations sur un planning qui devrait n'en contenir que huit, et qu'il attend pour rien, car il n'arrive pas à joindre les brancardiers censés lui amener les patients, eh bien on appelle un interne. Oui, il m'est arrivé de me transformer en brancardier par manque de bras ».*

À cela s'ajoute un bien petit salaire pour tant d'années d'études, et de responsabilités (pour Gilles : « *1780 euros nets, une fois les prélèvements effectués* »). Nombre d'internes complètent leurs revenus en faisant des gardes de nuit, aussi éprouvantes physiquement que moralement. Ceux de Bichat n'échappent pas à la règle. « *Mais c'est encore là que je me sens le mieux !* reprend le garçon, qui a fréquenté plusieurs hôpitaux de la région parisienne avant de revenir ici. *Le côté cour des Miracles fait que les soignants ont appris à se débrouiller.* » Décidément...



Il est l'heure de partir. Lydia Deschamps nous reconduit jusqu'aux grandes barrières de sécurité, en nous faisant faire un petit tour entre les pavillons de briques. En face de la maternité se trouve le service des maladies infectieuses et tropicales. Celui indiqué dès l'entrée, au bout de la ligne rouge. Une ambulance est en train de se garer devant ; une jeune femme en blouse, charlotte sur la tête et masque FFP2 sur le visage, en sort en courant et se précipite à l'intérieur du pavillon. Lydia Deschamps reste à distance. « *À mon avis, ils amènent de possibles malades du Covid-19.* » Voilà presque une heure que personne n'avait plus évoqué l'épidémie. Nous verrons descendre du véhicule deux femmes et un homme masqués. Tous, rapidement conduits à l'intérieur du bâtiment.

(1) Les bâtiments les plus anciens sont ceux de l'hôpital Claude-Bernard, inauguré en 1905. Il a fusionné avec un établissement voisin, Bichat, en 1988, pour devenir officiellement l'hôpital Bichat-Claude-Bernard.

(2) Disponible sur le [www.isncca.org](http://www.isncca.org), le site de l'Inter syndicat national des chefs de clinique et assistants.